



Président d'honneur
Robert Rotrou

ALPHY

Journal officiel de l'Académie Alphonse Allais

« Élevé à la rude école du malheur, il y remportait tous les prix. »

7^e année – n° 25 – juillet 2022



Président d'horreur
Des Vices

La peur des mots... le choc des faux-culs

EN APPAUVRISSENT le langage, on appauvrit la pensée. Un mot nouveau remplace l'ancien, jugé subversif. Le contrôle de la langue n'en est qu'au début de ses méfaits : disparition de certains mots, euphémisation, novlangue, écriture inclusive, réécriture sont autant d'armes qui contrôlent l'expression afin de la contraindre.

L'être réellement libre utilise les mots de sa langue pour s'exprimer. S'il se censure en n'osant dire *nain*, mais *personne de petite taille*, *noir* mais *homme de couleur*, *Juif* mais *israélite*, *aveugle* mais *non-voyant*, il se soumet aux ordres des dictateurs de la pensée.

L'infantilisation exercée par les pouvoirs politique, économique, religieux lui impose des références inutiles et abêtissantes. Aux États-Unis, des maisons d'édition engagent des professionnels, appelés *sensitivity readers*, « lecteurs sensibles », pour éradiquer des textes ce qui serait de nature à provoquer une controverse et heurter telle sensibilité, telle communauté.

Être dans l'air du temps, ne pas sortir des normes, de sorte que, génération après génération, l'homme ne s'exprime plus qu'avec un minimum de mots, voire, dans certaines banlieues, un minimum d'onomatopées, le ramenant à l'âge des cavernes, quand le rire n'était pas encore le propre de l'homme.

À la question bien connue : « Peut-on rire de tout ? », il existe au moins trois réponses. Celle de Pierre Desproges : « Oui, mais pas avec n'importe qui » ; celle de Grégoire Lacroix qui énonce plus finement : « Oui, mais on n'est pas obligé » ; celle que nous proposons : « Oui, à condition d'avoir du talent. »

Car tout est là : le talent. On ne fait ni de bonne politique ni de bel art avec de beaux ou de bons sentiments. Seule la maîtrise de la forme génère une œuvre véritable. Quiconque tenterait de traiter de manière comique la Shoah encourrait – au-delà des foudres de la bienpensance – l'énorme risque d'être faux et vulgaire. Pourtant, le cinéaste et acteur italien Roberto Benigni nous a donné *La Vie est belle*, un film magnifique sur ce sujet terrible. Aurait-il eu un quart de talent en moins que son film eût été détestable, voire ignoble. Mais il avait du talent. Et l'on a pu rire malgré l'horreur de la situation vécue par les personnages du film.

Aujourd'hui, en ce temps de disette artistique et spirituelle, nous constatons un effritement gravissime. Au pays de Voltaire, l'esprit se cache désormais. Nous ne décernerons pas de prix Alphonse-Allais en 2022, car nous ne trouvons pas aujourd'hui d'humour vrai. 🍷

Jean-Pierre Delaune
Président – Grand Chancelier

1142 JOURS

Au 1^{er} juillet 2022, 1 142 jours se sont écoulés depuis qu'un Moro-Giafferi germanopratin, défenseur d'une association valétudinaire, a affirmé avoir déposé plainte contre nous.

La lenteur de la justice française ne laisse pas de nous étonner...

Dans son dernier éditorial, le président d'une association moribonde se prétendant concurrente, qui se flatte d'être à la tête d'icelle depuis dix-huit ans, informe ses lecteurs que *L'Affaire Blaireau* est l'unique roman d'Alphonse Allais. Ce cuistre ignore donc l'existence du *Boomerang* ou *Rien n'est mal qui finit bien*, paru en feuilleton dans *Le Journal*, du 28 juillet au 16 août 1903, avant d'être publié par Ollendorff sept ans après la mort du maître.

Les adhérents de ce cancre seront navrés de constater, une fois encore, l'inculture encyclopédique de leur gourou et sa profonde méconnaissance de l'œuvre d'Allais.

J.-P. D.

Le courrier des lecteurs

Cher Maître,

La situation politique en Ukraine engendre des conséquences gravissimes en matière sanitaire. Ainsi, dimanche dernier, j'ai parcouru en long et en large ce beau pays malheureusement dévasté, mais je n'ai pas trouvé de pharmacie de garde, ni même de panneaux indiquant la direction de Santiago.

Pouvez-vous m'aider ?

Alain Culte

Cher Alain,

Une légère étourderie vous aura fait confondre Kiev avec Santiago du Chili qui, comme son nom l'indique plutôt clairement, se trouve situé au Chili et non en Ukraine.

Saluez M. Lopez de la part de notre rédaction.

Francisque Sarcey petit-fils



Monsieur le Rédacteur en chef,

L'excellente tenue générale de votre trimestriel suscite probablement les jalousies de quelques confrères moins talentueux. Il y a fort à parier que votre rédaction reçoit des lettres de menaces ou d'insultes émanant de

lecteurs qui se cachent derrière un anonymat peu courageux.

Quelle attitude adoptez-vous à la réception de ces lettres anonymes ?

Un ami qui vous veut du bien

Monsieur (ou Madame),

Notre journal a pour principe de ne jamais répondre aux lettres anonymes. Nous n'entendons pas déroger à cette règle.

Le Comité de rédaction

Concours de la plus belle faute !

« Les illettrés, parce qu'ils ne peuvent voir la vérité à travers l'écriture, la contemplent à travers les contours d'une certaine image. »

Saint Bernard de Clairvaux

"Un immense merci, CNews, pour vos si précieuses et utiles images!"

Les journalistes de la chaîne



Grande Chancellerie de l'Académie Alphonse Allais

L'Académie Alphonse Allais est une association à but non lucratif régie par la loi et le décret de 1901, dont le siège social est en mairie de Honfleur (Calvados).

Son enregistrement a été effectué en sous-préfecture de Lisieux (Calvados) le 1^{er} août 1985 sous le n° 3025.

Il a fait l'objet d'un accusé de réception de la sous-préfecture le 2 août 1985.

Publicité en a été faite par publication au Journal officiel de la République française.

Son nom est déposé à l'INPI sous le numéro national 18 4 478 925.

L'Académie Alphonse Allais est administrée par une Grande Chancellerie, composée à ce jour comme suit :

Président – Grand Chancelier : Jean-Pierre Delaune – Camerdingue : Marc Balland

Garde du Sceau, détenteur de la Comète : Xavier Marchand

Adjoint à la Grande Chancellerie. Détenteur des paroles du maître : Patrice Delbourg

L'Académie Alphonse Allais est propriétaire de la marque Prix Alphonse-Allais, déposée à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) sous le numéro national 17 4 396 295.

Camisette et gazouillis

« CHERIE, oublie ta valibelle, j'oublierai ma brosse ! Partons en reposailles dans la nature ! Nous ferons de la planche folle, puis nous dégusterons des saucipains cuits sur le grill-au-vent... »

Quels efforts n'a-t-on pas faits pour trouver des équivalents français au *barbecue*, aux *hot-dogs*, au *funboard*, au *vanity-case*, au *brushing*, au *week-end* que, pour sa part, le ministre Toubon voulait nommer « vacancelle » ? La chasse aux anglicismes était déjà ouverte de longue date.

Proposé dans les années 1950, « campisme » n'avait jamais pu détrôner *camping*, un mot alors aussi ancré et populaire que l'activité elle-même. À l'époque, Fernand Raynaud nous faisait rire avec son *Restons Français !* Dix ans plus tard, Étiemble nous demandait *Parlez-vous français ?*, scandalisé de nous voir « saboter avec entêtement » notre langue qui, selon lui, n'était « plus qu'un sabir » – nous étions seulement en 1964.

Depuis, les interventions n'ont cessé d'abonder de la part des autorités linguistiques et autres défenseurs de la langue de Molière. Mais c'est comme si, chaque fois, elles arrivaient trop tard, ou que la course contre l'usage était perdue d'avance.

En France, l'anglais toujours pratique, toujours séduisant, s'incruste d'autant plus vite que les locu-

teurs sont consentants. Cependant, pour être juste, on ne peut nier la difficulté à implanter un terme français pour désigner une chose venue du monde anglo-saxon. Comment convaincre des francophones d'appeler un *t-shirt* « gaminet », « camisette », voire « ticheurte » ? Parmi les propositions raillées des dernières décennies, nous avons également eu la « tomatine » pour le *ket-chup*, le « refait » pour le *remake*, le « poser-là » pour le *sit-in*, et, pour le *talk-show*, le « parler chaud » ou la « parlerie » – à laquelle Littré donnait jadis le sens de « babil fatigant »... tiens donc !

Quant aux irréductibles Québécois qui se débattent dans le grand bain anglophone, sans doute méritent-ils la palme de la résistance. Leur Office de la langue française, inlassable sentinelle, a fait récemment cadeau à la francophonie de belles trouvailles, telles que « pourriel », « clavardage », « croustilles », « divulgâcher » ou « égoportrait », qui se passent de traduction et qu'on est tenu, au Québec, d'utiliser à l'écrit.

On s'interroge toutefois sur le cas du « gazouillis ». Ce mot ravissant, qui correspond au *tweet* anglais, laisse perplexe : peut-on sérieusement dire qu'un chef d'État gazouille lorsqu'il s'exprime sur les réseaux sociaux, ou encore parler des gazouillis haineux qui y déferlent ? Pas sûr... 💡

Frédérique P. Lamoureux
Ambassadeur pour
l'Atlantique Nord et Mazamet



*Nous bouterons l'anglicisme
hors de Nouvelle-France !*



Directeur de publication : Jean-Pierre Delaune

Rédacteur en chef : toute la bande

Comité de rédaction : Marc Balland – Frédéric Brettinni – Pierre Dérat – Xavier Marchand

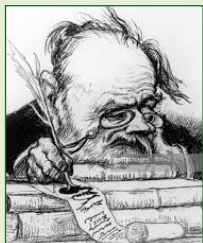
Ambassadeurs :

. Pour l'Atlantique Nord et Mazamet : Frédérique P. Lamoureux

. Pour la péninsule Ibérique et Chennevières-sur-Marne : Frédéric Lapprand

. Pour les Antilles et Ozoir-la-Ferrière : Éric Prudent

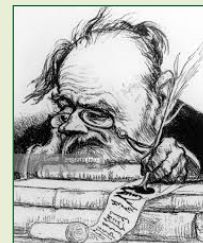
ISSN 2649-3144 / ISSN 2649-8006



Le feuilleton

LE PETIT MARQUOIR

Alphonse Allais... et les copains



Résumé des chapitres précédents

Bof ! Est-ce bien nécessaire ?

Chapitre AMX 13 modifié 453

Le petit Marquoir n'en croyait pas ses yeux : cette lettre contenait un tombereau d'injures et d'ignominies, paradoxalement signées « Un ami qui vous veut du bien », et, de surcroît, écrites à l'encre sympathique.

Il se rapprocha du commissariat de police de son quartier. Une rapide enquête conduisit à l'arrestation d'un suspect.

Résumé des chapitres précédents

Vous n'aviez qu'à faire attention !

Chapitre 114 378 en ré majeur, opus 12

– Fous-y la lampe dans la gueule ! Ça le fera parler, ce coco-là, ordonna le commissaire.

L'inspecteur Jean-Cyrille Picolajeun braqua la lampe sur le suspect.

– Tu vas te mettre à table, salopard ? hurla-t-il.

Le suspect cligna de l'œil, affreusement gêné par la lumière qui l'aveuglait.

– Je vous ai dit tout ce que je savais.

– Très bien. Puisque tu le prends comme ça, reprenons depuis le début. Nom, prénoms, âge et qualité.

– Decidelacahincaha, Marcel, 38 ans, 2 mois et 6 jours, la ponctualité.

– Je te demande ce que tu fais dans la vie, tête de lard.

– Pardon. Je suis vérificateur en macaronis.

– Alors, tu nies connaître l'Espagnol ?

– Comme je vous le dis, monsieur l'inspecteur.

– Pourtant, on t'a aperçu sur les bords de la Seine, écoutant une conversation entre le petit Marquoir et un individu.

– Ce n'était pas à proprement parler une conversation. Le quidam le hélait, tout au plus.

– Admettons.

L'inspecteur passa au vouvoiement :

– Vous n'avez rien remarqué qui sortasse de l'ordinaire ? questionna-t-il, fier de son subjonctif.

– Non, vraiment rien.

– Bigre, conclut Picolajeun, il va nous falloir patienter trois mois pour que Marc Balland nous dise la suite dans le prochain épisode.

– Oui, mais il écrit si bien, précisa Decidelacahincaha. 🍷

(à suivre)

Jean-Pierre Delaune

ENQUÊTE

*Une forte majorité de femmes préféreraient les hommes virils,
si l'on en croit un sondage sorti des burnes.*

Devenir membre

Pour devenir membre de notre association, sélectionnez la catégorie et adressez votre chèque à **Jean-Pierre Delaune – Institut Alphonse Allais – 28, allée des Catalpas – 77090 Collégien.**

Chèque libellé à l'ordre de l'**Institut Alphonse Allais**,
auquel l'Académie Alphonse Allais a confié sa trésorerie.

Catégorie 1 (formule « Jeunesse », moins de vingt-cinq ans) : 9,99 €

Catégorie 2 (formule « Classique », plus de vingt-cinq ans) : 20,01 €

Catégorie 3 (formule « Allais ») comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* : 30 €

Catégorie 4 (formule « Allais-retour ») : plus chère, dont le montant est laissé à votre appréciation, comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* et de la Comète de Allais.

Tout adhérent bénéficie d'une information privilégiée et d'une priorité d'information concernant nos manifestations, ainsi que de l'envoi électronique d'*Alphy*.

Les immortels de Bernard Veyri



LA MISÈRE

à l'aube de la III^e République

1^{re} partie Mendiants et vagabonds



Sans asile (Fernand Pelez, 1888)

À DÉFAUT de pouvoir ou de vouloir en exercer un autre, ils faisaient de la mendicité un métier, ces malheureux, ces indigents, ces vagabonds, cette plaie sociale suintante qui s'infectait et s'étendait au fil du temps dans les villes et les campagnes, terrorisant paysans et bourgeois.

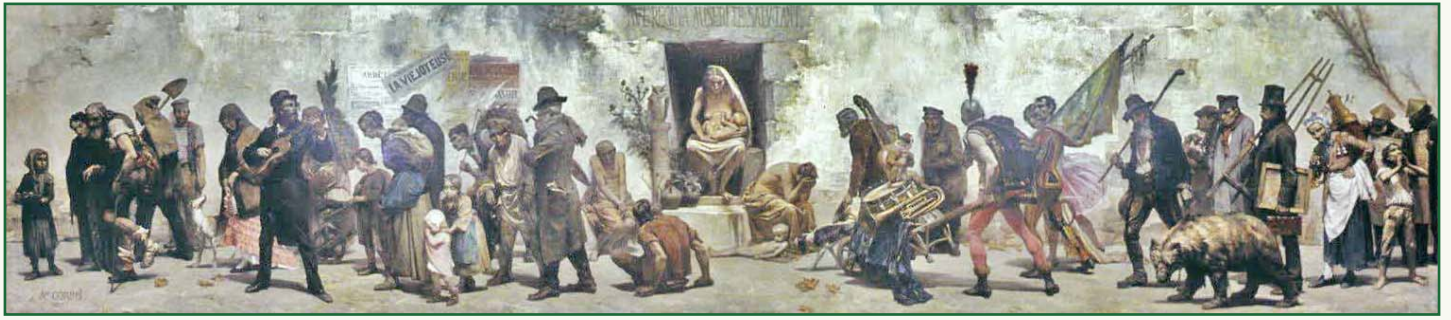
« *Le mendiant tue le peuple* », écrivait Alphonse Karr. Oui, sans doute le tuait-il, car, aux yeux des possédants, l'image dévoyée de ce suppliant truqueur faisait des luttes et des conquêtes sociales un simple avatar organisé de la mendicité, jetant par là leur noblesse au déshonneur et aux souillures de la misère, ce mot vague et menaçant.

En cette fin de XIX^e siècle, quand Paris s'amusait à Montmartre avec Allais, la France trouvait des ressources dans le rire pour faire face aux bouleversements de la mécanisation qui répandait sur les routes tant d'artisans ruinés. Les Français s'acquittaient ainsi plaisamment et à bon compte du souci de leurs pauvres, comme un siècle auparavant, sous le Directoire, lorsque partout l'on dansait pour oublier l'échafaud de la Révolution, en dissimulant ses gueux sous le tapis d'une fausse joie, ces traîne-misère qui contristaient les frères Goncourt : « *Quelque chose de grelot-tant, à deux genoux dans les ordures, dispute aux chiens un os mal rongé : ce sont des femmes. Au travers de la rue, quelquefois c'est un mourant, quelquefois c'est un mort, dont la bouche montre encore l'herbe broutée sur les places publiques.* »

Victime du despotisme bourgeois, le mendiant en avait-il conscience, comme l'écrivait Louis Blanc : « *Ce despotisme mystérieux qu'on sent partout, qu'on n'aperçoit nulle part, et au sein duquel l'indigent se voit mourir sans se rendre compte du mal qui le tue.* »



*Pour me couvrir j'ons pas un toit ;
J'ons plus d'amis, j'ons plus de famille,
Tout c' que je possède j' lons sur moi :
Mes vieilles guenilles !* (Théodore Botrel)



Le Défilé des gueux (Alphonse Cornet, 1886)

Cette toile, de très grandes dimensions (5,90 x 1,37 m), est l'image de la nouvelle pauvreté qui se répandait en France à la suite des convulsions économiques de la fin du siècle, des désordres et de l'incertitude politiques, et de l'apparition d'une nouvelle classe sociale, ouvrière et exploitée. Au centre du tableau, deux femmes : l'une pleure son enfant mort, l'autre semble une Vierge sans joie au-dessus de qui est gravée cette phrase qui renvoie cruellement ces pauvres aux jeux du cirque : « *Ave Regina, Miseri te salutant* ».

Qui étaient-ils, ces êtres rejetés au néant par une société qui les craignait et refusait de les voir ? Ils appartenaient à trois catégories :

- Les indigents qui ne pouvaient pas travailler : les enfants, les vieillards, les infirmes ou les incurables ;
- Les chômeurs involontaires, victimes d'une structure sociale féroce et en pleine mutation : ouvriers sans travail, domestiques sans place, artisans sans commandes, petits entrepreneurs décavés ;
- Et ceux qui, rebelles à l'obligation du travail, choisissaient de vivre la main tendue, véritables mendiants professionnels.

La misère authentique s'étalant rarement, ceux que rencontraient les

contemporains d'Allais au coin des rues et dans les carrefours de campagne, ce fut surtout cette dernière classe de pauvres, ces nomades sans but, ces pouilleux affamés, ces déguenillés accrocheurs, ces va-nu-pieds sans pays, tous attendant d'un apitoiement craintif de petites ressources.

Une imagination fertile

Certes ils mendiaient, mais ils ne menaçaient pas. Ils sollicitaient l'aumône, mais ils ne s'emparaient pas du gain de celui qu'ils suppliaient. Ils faisaient peur, tout simplement, et cela les rendait haïssables. Ils furent de toutes sortes et souvent maquilleurs et menteurs. Au plus

profond de leur déchéance ils faisaient preuve d'une grande compétence et d'une rare habileté.

On croisait :

- **Les faux invalides.** Paraître convaincant leur réclamait un long apprentissage. L'aveugle hésitant, le manchot empêtré, le boiteux déhanché ou le sourd-muet, par exemple, constituaient le premier grade de leur initiation.

Peu nombreux étaient ceux qui atteignaient le stade ultime de l'imposture, car il leur fallait de la souplesse, comme pour les unijambistes ou les experts du *cul-de-jattisme*.

- **Les maladies simulées.** Bien entendu, il était indispensable qu'elles fussent très spectaculaires.



La Toussaint (Émile Friant, 1887)



Le Denier de la veuve (Adolphe Binet, 1890)

Les atteintes les plus répandues étaient la danse de Saint-Guy, l'épilepsie convulsive et la coprolalie (modérée et convenable). S'y ajoutait parfois l'hirsutisme féminin, travesti mais réaliste.

• **Les truqueurs.** De ces excellents comédiens, citons quelques trucs parmi les plus insolites :

Le truc du pendu, ou la tentative de pendaison simulée et empêchée de justesse par une bonne âme ;

Le truc de l'enfant mort, qu'on ne sait enterrer, écrasé sous les frais des obsèques ;

Le truc de l'enfant mourant, dont on ne peut recueillir le dernier soupir faute d'argent pour le rejoindre à temps ;

Le truc du faux noyé, qu'un comparse, nécessaire comme lui, vient de très à propos et très courageusement secourir, les haillons ruisselant encore de l'eau de la rivière ;

Le truc de la perte d'argent feinte, le rare pécule qui restait !

... et tant d'autres trucs.



Vagabonds sur la corniche (Étienne Mein, circa 1900)

• **La mendicité déguisée.** On l'approchait à ses risques et périls en prêtant l'oreille au battage et aux fausses promesses des diseuses de bonne aventure, des organisateurs de loteries ou des bonneteurs.

Une parfaite organisation

Derrière tout cela se cachaient des structures complexes. À Paris, à la fin du XIX^e siècle, les mendiants professionnels avaient leurs restaurants misérables, leurs cercles en plein vent, leurs bureaux de place-

ment, leurs syndicats et leurs professeurs de mendicité – fonction enviable, réservée aux plus anciens et plus rusés des gueux.

La lucrative mendicité des églises, surtout, était très réglementée. Les bonnes places étaient des propriétés transmissibles par voie héréditaire ou acquises comme un fonds de commerce auprès du syndicat des mendiants.

Dans les bas-fonds, il existait un système de location de bébés pour mendigotes, pour trente sous par jour, avec promesse de remplacer l'enfant s'il ne pleurait pas assez fort, spontanément ou à la demande.

Et tous ces pauvres hères se retrouvaient à la nuit tombée dans les ruelles sombres et étroites du faubourg Saint-Marcel, partageant les chambres infectes d'hôtels de dernier ordre aux noms très évocateurs : *La Puce sensible*, *Le Pou qui danse*, *L'Auberge des claques-dents*, *Le Radeau de la Méduse*, *Le Rat mort*, *Le Corbillard*...

Un mendiant nommé Rothschild

AU COURS d'un dîner chez le baron James de Rothschild, Eugène Delacroix se plaignait des difficultés qu'il avait parfois à trouver le modèle idéal qui convînt à son inspiration. Depuis quelque temps, pour l'étude préparatoire d'un tableau, il était à la recherche d'un mendiant, un vrai, un misérable à la physiologie éloquente.

Fixant les traits de son hôte, il lui dit par plaisanterie qu'il tenait en lui son modèle. Grand amateur d'art, Rothschild consentit immédiatement à poser comme mendiant. Le jour suivant, dans son atelier, Delacroix revêtit le baron de la tunique lamentable d'un mort-la-faim, plaça un bâton noueux dans sa main et l'assit dans la pose du quémandeur assoupi.

Delacroix sortit un instant de l'atelier et l'un de ses élèves entra. Le jeune homme regarda le mendiant avec compassion et lui glissa une pièce de monnaie dans la main. Puis il retourna à ses occupations.

Quelques jours plus tard, l'élève, qui disposait de très peu de ressources, reçut une lettre du baron reconnaissant, lui précisant que l'aumône portait toujours intérêt, et que la rémunération de la petite pièce s'établissait à la somme de 10 000 francs qui était à sa disposition à la banque Rothschild.

F. B.



James de Rothschild

La répression de la mendicité

La Révolution avait instauré la liberté de circulation des personnes, l'ancien servage des paysans, qui les fixait à vie en leur donnant du travail là où ils se trouvaient, étant définitivement banni. Mais, aux yeux de la République nouvelle, les mendiants – la vieille lèpre de la royauté – conservaient malgré tout leur image d'opposants résolus à un ordre social fondé sur le principe du domicile et du travail : tout mendiant est un vagabond et tout vagabond est un individu suspect, car un vagabond qui n'a rien ne peut vivre que du bien d'autrui.

Sous la III^e République, la législation sur le vagabondage et la mendicité reposait encore sur un décret du 5 juillet 1808, mais le système répressif était désormais basé sur



L'arrestation du vagabond.

une distinction essentielle faite entre le mendiant et le vagabond : le premier n'était plus qu'une gêne, le second restait une menace. Dès lors, ils ne furent plus soumis à la même rigueur. De ces dévoyés, de ces supposés malfaiteurs, de ces alcooliques, de ces bohèmes ayant fini de rire, on fit alors des cas particuliers selon leur situation.

Le mendiant sédentaire était un individu pardonnable s'il s'agissait d'un malade, d'un enfant ou d'un invalide ; et rémissible s'il était valide et en possession de tous ses moyens. Le vagabond, lui, était toujours traité rudement et arrêté.

Ainsi en allait-il du destin de ces pauvres : les hospices pour les vieillards et les infirmes ; les dépôts de mendicité pour les mendiants valides ; et les maisons de détention pour les

vagabonds !

Mais il y eut aussi tant d'âmes généreuses, révoltées par la misère, qui, loin des regards, aidèrent et secoururent ces malheureux, et tentèrent de changer leur inexorable destin ! Ce qui fit dire à Clemenceau : « *Supposons les chrétiens de nom, chrétiens de fait, il n'y a plus de question sociale !* » 🙏

Frédéric Bretinni

Et Alphy dans tout ça ?

« *La Pentecôte est la grande fête de Honfleur. [...] L'impression qui domine ce jour-là dans notre vieille cité est une impression de joie et de bonne humeur générales.*

« [...] *Devant la porte se tenait un homme revêtu d'un accoutrement qui, d'abord, nous effara. À son cou était suspendue une vielle, sous son menton se dressait une flûte de Pan ; un tampon, attaché à son coude, frappait la grosse caisse qu'il portait sur le dos, pendant que son pied tirait en cadence une ficelle qui actionnait le triangle. Quand il agitait la tête les multiples sonnettes de son chapeau chinois se mettaient à carillonner.*

« *C'était le premier homme-orchestre que nous voyions, et je crois bien que c'était le premier qui existât. L'homme joua longtemps, flatté sans doute par l'attention qu'il éveillait, et nous pûmes ainsi l'examiner à loisir. [...] Nous lui trouvions l'air triste, et, bien qu'il fût très propre, il nous semblait plus malheureux que les mendiants ordinaires. Mon père, dont l'esprit d'observation était toujours en éveil, fit la réflexion que cet homme-là n'avait pas toujours joué de la musique sur les grands chemins..., qu'il avait de bonnes manières..., une physiologie intelligente et fine..., que c'était sûrement un "déclassé".*

« *Un déclassé ?... Nous ne comprîmes pas la signification exacte du mot, mais nous devinâmes un malheur plus grand que la pauvreté, et c'est avec une compassion respectueuse que nous lui remîmes notre obole [...]. »*

Jeanne Leroy-Allais, Alphonse Allais, souvenirs d'enfance et de jeunesse, Flammarion, 1913.



Ragtime



Scott Joplin



À LA FIN du XIX^e siècle, une musique fait fureur dans le petit monde pianistique du Nouveau Continent. Cette musique humoristique nommée ragtime, égarée de « l'accordéon du riche » (du piano bastringue au Pleyel de concert) sévissait, alors que la guerre de Sécession (1861-1865) venait juste d'écrire le mot fin sur le générique d'une page sombre de l'histoire des États-Unis.

Le ragtime prend naissance, comme beaucoup de courants musicaux, à la suite d'événements souvent tragiques. Le glas de l'esclavage n'avait pas encore cessé de sonner que la culture noire américaine allait, par le métissage avec le classicisme conservateur de la musique occidentale, poser les fondements du jazz. Si les compositeurs de cette musique syncopée sont légion, le plus représentatif est Scott Joplin (1868-1917), dont les œuvres les plus connues

The Entertainer, *Maple Leaf Rag*, *The Easy Winner*, *The Cascades*, résonnent durant de longues et belles années, dans les salons très huppés de la haute société new-yorkaise comme dans les bars mal famés des bas-fonds de Chicago.

L'émergence du cinématographe

Lors de la projection des premiers courts-métrages, un pianiste improvisait sur cette musique à côté du public, pour accompagner les images défilant sur l'écran de toile blanche, soulignant les soubresauts de la pellicule autant que les gags tragi-comiques des vedettes de l'époque. Né en 1897, le ragtime suit de près le septième art, éclos en 1891. Tout comme lui, il est fait de contrastes, de jeux d'ombres et de lumières, de noir et de blanc, comme les touches du piano qui l'animent, donnant la parole aux films muets. Par son

rythme décalé, il soulignait avec bonheur dans une forte accentuation les séquences de bagarre où fleurissaient les coups de pied au dargeot, et le moment précis où le héros malheureux recevait malgré lui en pleine poire une tarte à la crème qui ne lui était pas forcément destinée au départ, déclenchant dans le même temps l'hilarité des spectateurs.

Le ragtime n'a nul besoin de riches orchestrations, son âme n'est jamais aussi présente que lorsqu'une « commode » la fait sortir de ses tiroirs. Dans l'argot du musicien, la commode désigne le piano droit des saloons. À son clavier un instrumentiste au jovial visage, fringué en cafetier, coiffé d'un chapeau melon, un cigare pris en étau entre ses dents, fait courir ses doigts sur les touches d'ivoire. Les harmonies, les rythmes facétieux et espiègles d'un ragtime endiablé n'engendrent certes pas la mélancolie au sein de l'assistance, quand dans un éclat de rire se dessine alors le sourire tendre de Charlot dans l'esprit de celui qui l'esgourde. S'il y a de l'auguste, le clown, dans les œuvres de Scott Joplin, la mélodie de son *Pleasant Moments*, bucolique valse, n'est pas sans rappeler le caractère nostalgique de la barcarolle des *Contes d'Hoffmann* d'un certain Jacques Offenbach, mais ceci est une autre histoire... 🍷

Thierry Delamarre



Mon chien et moi...

COURAGEUX MAIS PAS TÊMÉRAIRE

J'EXPLIQUE à mon chien que les bombes ne tombent plus où bon leur semble. Elles font où on leur dit de faire, de préférence sur des civils innocents, car leur mort est davantage exploitable que celle des soldats, et ils ne peuvent pas riposter. Résultat : Youki a peur qu'un jour nous soyons visés, comme ces pauvres Ukrainiens le sont aujourd'hui.

– Nous avons la force nucléaire, lui dis-je pour le rassurer, fier d'appartenir à une Nation qui se prétend pacifiste mais, à l'instar des régimes autoritaires, sinon dictatoriaux, fait défiler ses forces armées sur *la plus belle avenue du monde* et reste en tête des vendeurs d'armes. Mon chien ne se prive pas de m'en faire la remarque, m'obligeant à tenter de justifier la contradiction qui déclenche son hilarité. Je m'y emploie dans l'instant :

– La France et moi, on forme un vieux couple et on s'aime, vois-tu. Alors on passe sur les travers de chacun, du moment qu'on est bien ensemble. On s'accepte, si tu préfères...

Mon chien n'est pas un lent de la cafetière, il pige aussi sec et m'en fait profiter :

– Comme toi et moi, si je pige bien ! Je supporte tes défauts et je reste...

Quel ingrat ce clébard, il se plaint la gueule pleine ! Je le défie de trouver dans la commune un maître plus attentionné que moi. Sur le coup, je suis froissé, aimerais réagir mais ne parviens qu'à froncer les sourcils. Mon chien profite de l'avantage pour revenir à sa préoccupation initiale : la guerre qui pourrait nous pendre au nez. Il prétend avoir assez de flair pour la sentir se rapprocher de nos frontières. J'en suis à regretter de lui avoir montré des images de villes en ruine et de corps allongés sur les trottoirs. Tant qu'il n'a découvert que des cadavres humains, il s'est

contenté de manifester de la compassion. Comme moi lorsqu'il s'agissait de Syriens massacrés ou de migrants engloutis par la Méditerranée ou la Manche.

Mais, après avoir repéré dans une rue de Marioupol la dépouille de l'un de ses semblables, il devient comme fou. Il fiche en l'air son em-

ploi du temps et m'invite à l'accompagner à la manif organisée dans notre ville contre l'agresseur russe. Il n'en reste pas là ! Après avoir battu le pavé avec, noué autour du cou, un foulard aux couleurs du drapeau ukrainien, il m'annonce qu'il va se rendre à Kiev pour s'engager dans une brigade cynophile. Bien sûr, je dois l'accompagner dans l'aventure. Je m'y oppose en lui rappelant mon

passé d'objecteur de conscience et mon engagement pour la paix universelle. D'un aboiement indigné, il me

traite d'égoïste, de dégonflé. Venant de sa part ça fait très mal, et je ne vois pas comment regagner son estime sans y perdre mon honneur. Je dois mon salut à mon voisin qui, sur l'air du parfait conspirateur, vient me souffler que là-bas les gens affamés mangent les chiens. Il me déconseille d'y partir en vacances avec le mien. Sa sinistre fausse nouvelle, dégoulinante d'un rire gras, me donne la nausée mais je m'empresse de la traduire à mon Youki. Sous l'effet d'une poussée de patriotisme, mon bon chien retourne sa veste et me déclare, redevenu raisonnable :

– J'ai réfléchi. Nous ne pouvons pas priver notre pays de combattants indispensables à sa défense. Notre devoir est de rester à nos frontières et de nous tenir prêts à résister...

Avec de futurs résistants comme nous deux, les envahisseurs n'ont qu'à bien se tenir ! 💡

Jean-Claude Delayre



LES PENSÉES DU TRIMESTRE



- *Kiev a retenu son souffle et les bombes ont lâchement lâché le leur.*
- *Météo de guerre en Ukraine : aujourd'hui même tank qu'hier.*
- *Amour des vices et orgues... de Staline.*

Dolgi

Juillettistes ou aoûttiens ?

LA FÊTE DE LA MUSIQUE fête ses quarante ans. Encore une quarantaine ! Plus festive, celle-ci.

Et c'est bien connu, festival rime avec estival. « Voilà l'été, toujours l'été », chantait Jack qui, alors pris d'une suée, tirait la langue. Sans sourciller ni se soucier nullement de savoir qui part où en vacances. Et quand, surtout. Car voilà LA véritable question, le nœud gordien à trancher pour cet été : serez-vous juillettiste ou bien aoûttien ?

Le 21 juin s'ouvre l'été, et avec lui les bouteilles de rosé à en faire pâlir de fraîcheur celle du matin. Mais tout cela ne doit pas faire oublier cette question. Et il faut bien rendre à César ce qui appartient à César, et à Auguste ce qui lui revient de droit. Car ce dernier était empereur. À la différence du premier ! Et force est de constater que ces deux mois d'été se mettent sur leur « 31 » pour leur rendre hommage !

Cet été donc, vous aurez le teint bronzé, car la fameuse autoroute du Sud se transformera en chemin de hâlage. Et, comme dirait notre cher Alphonse : « Rien de tel pour l'été qu'un joli teint allais ! » Bel alexandrin ! Bel hommage au grand Alexandre. On en revient toujours aux empereurs antiques. Peut-être parce qu'à ce moment de l'année c'est l'État de notre foie qui empire.

Alors, serez-vous donc juillettiste ? Peut-être. Si vous avez emporté avec vous, comme lecture, Charles « Jui-



let ». Que vous n'aurez pas le temps de lire. Ou bien encore si vous préférez le feu d'artifice à la fête nationale.

Ou bien serez-vous aoûttien ? Peut-être. Si vous avez glissé dans vos valises Auguste Comte. Que vous n'aurez pas envie de lire. Ou si vous aimez le 15 août autant que la Vierge Marie.

Certains, plus malins, préféreront être « à cheval ». Comme un steak trop grillé sur la plage sous un soleil au zénith. Idéal. Pour ceux qui brûlent d'envie d'aller se faire cuire un œuf. À moindres frais. Pratique. Et surtout économique en ces temps d'enchérisse-

ment de l'énergie ! Ces jockeys éviteront le grand chassé-croisé, durant lequel la chasse au bison reste le sport national qui nous en fait voir de toutes les couleurs. Du rouge. Du noir à faire pâlir Soulages. Futé, le bison ! Mais bien difficile à chevaucher.

Alors, avez-vous votre réponse ? Car d'autres l'ont déjà, depuis longtemps ! Parce que les grands gagnants resteront bien, comme d'habitude, les enseignants, qui hésitent entre se faire appeler juillettiens, ou aoûttistes. C.Q.F.D. ! Et S.P.Q.R. ! 🍷

Patrick Modolo

P.-S. : Ma lecture pour occuper ces deux mois ? Du Jaenada. Forcément. Du classique, pour un prof de lettres modernes. Car j'adore lire des pavés sur la plage. Et parce qu'*Au Printemps des monstres*, ça ne s'invente pas, comme lecture estivale !

Ils ont osé le dire... ou l'écrire

Présentant un documentaire, *TV Grandes chaînes* n° 469 précise que, grâce à la sonde Parker,

“les scientifiques commencent à faire la lumière sur le Soleil”.

Nous n'en serons que mieux éclairés !

À propos de l'invasion en Ukraine, Josep Borrell, haut représentant de l'Union européenne pour les affaires étrangères, a qualifié l'assaut des forces russes sur Marioupol de

“crime de guerre majeur”.

Cet honorable diplomate serait aimable de nous préciser ce qu'il entend par « crime de guerre mineur ».

Commentant une déclaration d'Alice Coffin, la journaliste Élisabeth Lévy a conclu ironiquement, sur Cnews, le 18 avril dernier :

“On atteint des sommets abyssaux.”

Quelle profondeur d'analyse !

SUR LE CAHIER DU VICOMTE

Depuis François Rabelais et sa femme folle à la messe jusqu'à aujourd'hui, un peu d'histoire sur l'art du contrepet, considéré comme un peu de joli son.

Étienne Tabourot, Louis Perceau, Luc Étienne, Jacques Antel, Joël Martin ont décrit le mécanisme multiple, voire infini, de la fabrication d'une contrepèterie.

Avec une inversion de voyelles comme dans :

*Certains parlent de Bizet de façon très pédante.
Il jouit de mon trouble mais ne fit que passer*

Ou de consonnes :

*Le curé invite ses fidèles à allumer des cierges
Ah ! Que le son du cor semblait clair et prochain !*

Nous avons aussi la contrepèterie glissée.

Exemple avec une voyelle : *je suis arrivé à Béziers la veille*

Exemple avec une consonne : *le tout de mon crû*

(la suite au prochain numéro...)

Patrick Salue, expert ès contrepèteries

❖ L'HUMOUR VACHE ❖

Allais ne saurait prétendre être le seul écrivain normand d'esprit.

Jules Barbey d'Aureville (1808-1889), natif du Cotentin, en disposait largement.

Il détestait être interrompu quand il conférait. Un jour qu'un sifflet montait de la salle durant son exposé, il s'interrompt et lança :

« *Je ne connais que deux créatures au monde qui sifflent : les oies et les imbéciles.*

Je demande à l'auteur de se lever, que nous puissions tous voir à quelle espèce il appartient. »

À Émile Zola, qui venait de dire de lui :

« *Quand il consulte son miroir, il croit voir l'océan* », Barbey d'Aureville répliqua :

« *Quand il regarde une fosse à purin, il croit voir son armoire à glace.* »

Jean-Christian Petitneveu

RÉBUS

Quelle est cette spécialité gastronomique ?



Solution : La madelaine de Commercy (Lamas de laine – Deux commères scient)

Avec le temps...

LORSQUE le virus nouveau est arrivé, voilà déjà quelques lunes, on ne se doutait pas encore des conséquences tragiques que cette soudaine irruption dans notre vie courante allait avoir.

Hélas, des disparitions et une paupérisation généralisée mondiale due aux craintes de contamination ont bloqué l'activité des pays, provoquant ainsi autant de chutes de PIB qu'un verglas soudain entraîne de bûches sur les trottoirs.

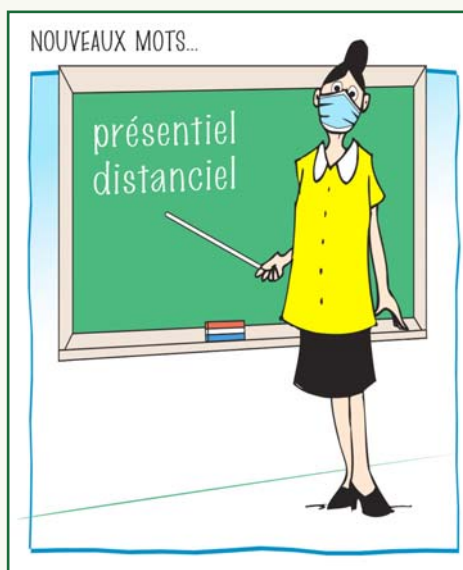
Mais, d'un autre côté, regardons le côté positif : un enrichissement rarement atteint de notre belle langue française.

Eh oui... par exemple, avant, on vous disait « **Cluster** », et vous pensiez « guerre de Sécession », et le valeureux général qui y est associé.

Hé, mais non... le général c'est pas Cluster, c'est Custer !!

Oui, d'accord, mais bon... Cluster, Custer... faut pas chipoter !

Cela dit, désormais, vous éviterez les clusters, tel un confédéré se débinant devant Custer à Gettys-



burg. (Ah, voyez qu'il y a un rapport...)

On aura appris le **confinement**, le **déconfinement** et le **reconfinement**, outils savamment utilisés par un gouvernement tantôt **ras-suriste**, tantôt alarmiste, chantant tout cela sur l'air de *La Défense élastique* du regretté Pierre Dac, ainsi que la conjugaison des verbes **confiner**, **déconfiner** et **reconfiner** à tous les temps, et par tous les temps, mais ça passe le temps

quand on fait le pied de grue dans un **vaccinodrome**.

Le temps a passé, comme les **vagues** de virus, alors on se détend...

Plus besoin de se demander si l'on doit mettre deux « s » à **distanciation**, ou un mètre au moins derrière le quidam qui vous précède. Les patients vont pouvoir se désarmer, et trépigner en collant le train à celle ou celui qui n'avance pas devant eux. Adieu les **gestes barrière**, les **coronapistes**, les **écouvillons** pour tests **naso-pharyngés** afin de voir si l'**aérosolisation** de votre logement aura suffi à maintenir vos **cytokines*** en équilibre pour vous éviter de prolonger inutilement votre condition de **télétravailleur**, et les **visioconférences** exténuantes qui pourraient vous conduire au burn-out.

Bas les **masques**, sans chemise et sans pantalon, vivons l'été au grand jour. 🧐

Marc Balland

* Vos molécules polypeptidiques, évidemment.

LE GOIN DES AMIS

L'association Défense de la langue française lutte avec ardeur et talent pour la promotion et le rayonnement de notre langue. La lecture de son livret trimestriel est source d'enrichissement, et aussi de joie pure et d'humour.

En témoigne ce papier de Bernard Leconte, qui a bien voulu nous permettre de le publier.

Ne m'appellez plus bouffon

Naguère, on disposait de tas de mots précis, comme *infirmes*, *aveugle*, etc. Tous ces mots, jugés grossiers, ont été remplacés par un seul : *handicapé*. Certes, il a fallu parfois spécifier et dire : *handicapé moteur*, *handicapé cognitif*... Mais *handicapé* est en voie de devenir, semble-t-il, à son tour, grossier et on dit maintenant : *personne en situation de handicap*. Ça, c'est bien ! On reconnaît que le handicapé est une personne et qu'il n'est qu'en situation, on laisse la place à l'espérance. *Homosexuel*, qui a remplacé des tas d'autres bons mots, va être remplacé par *personne en situation d'homosexualité*. On parlera encore de *personne en situation de concubinage*, de *monoparentalité*, de *troisième âge*, de *dépendance*, de *quatrième âge*. Quant à moi, ne m'appellez plus bouffon, dites fermement que je suis une personne en situation de dérision accélérée.

Bernard Leconte



Mes dîners en ville

MES LECTEURS chéris
Me pardonneront sans doute un point d'immodestie, mais cette précision est indispensable pour saisir ce qui suit.

Chacun sait que la réputation d'un gendeletrre se développe en même temps que sa production artistique. Une œuvre à peine mise au jour, le bouche-à-oreille va bon train. La poésie ne fait pas exception. Les admirateurs de du Bellay, Malherbe, Ronsard et Verlaine diffusent les plus belles pages de notre patrimoine littéraire. Et bientôt les salons parisiens se disputent ma présence. C'est à qui m'invitera. Votre bon oncle est trop conscient de l'originalité et de la richesse de ses vers pour décliner ces offres si gentiment formulées.

Il ne se passe pas de mois sans qu'une ou deux fois au moins je figure en bonne place dans un dîner réunissant des gens de toutes origines, de toute culture. Ainsi, fort récemment, chez un éditeur auquel ses amis golfeurs avaient abondamment parlé de moi, je me suis trouvé en société, buvant l'apéritif près d'un homme qui expliquait avec force détails la difficile pratique du boomerang, confiant qu'il se rendait jusque dans les coins les plus reculés de l'Australie pour y dénicher LA pièce rare ; dînant à côté d'un deuxième qui, avec un goût très sûr, confectionnait des répliques miniaturisées des principales réalisations du génie civil, tels le pont de Tancarville ou la tour Eiffel, à l'aide de milliers de bâtonnets d'allumette délicatement collés ; et buvant le moka en compagnie d'un jeune employé de banque qui dissertait avec une force péremptoire, et apparemment documentée, sur les faits socio-économiques du monde contemporain et la



géopolitique du Sud-Est asiatique.

J'étais aux anges devant tant de savoirs éclectiques, que ces sommités ne rechaignaient pas à exposer aux oreilles attentives et aux regards admiratifs des invités présents. On se sent petit devant tant de connaissance et d'érudition.

Pour ma part, je rencontrai un joli succès en lisant de larges extraits de mon œuvre, et me taillai illico une solide réputation de rimeur. Notamment, mon compliment écrit jadis à Patrick, membre éminent de l'Association que je préside, titré « Tiens ! voilà du Moulin », suscita applaudissements et bravos. Mes poèmes déclenchèrent un enthousiasme si vibrant qu'il m'aurait gêné si je n'y étais habitué à travers mes triomphes sur la scène de La Crémaillère 1900. J'ai même cru comprendre, quoiqu'il ne me l'ait pas formellement affirmé, que le maître de maison n'excluait pas de réunir mes vers en un recueil diffusé en librairie. En tout cas, il ne cacha pas que j'avais ce soir-là « une belle tête de vainqueur », formule probablement moderne et jeune exprimant sans doute que ma présence avait rehaussé la tenue générale de ce dîner. C'est probablement ce modernisme langagier qui le poussa à m'appeler « mon cher Pignon » durant le restant de la soirée.

Tout cela me conforte dans mon projet de réunir mes vers en un ouvrage appelé à jeter une vive lueur sur la poésie française, et dont le titre, *Mémoires d'un vieillard dérangé*, est déjà sur toutes les lèvres.

Je vous en reparlerai. 🧐

Votre Oncle affectionné,

Philippe Davis

LE SITE OFFICIEL DE L'ACADÉMIE ALPHONSE ALLAIS

Vous y accédez ainsi : alphonseallais.fr

Vous y trouverez historique, contes, actualités, liens, etc. Ce site est le vôtre.

N'hésitez donc pas à nous faire part de vos suggestions en écrivant à :

academie.alphonse.allais@alphonseallais.fr



Ministère de l'éducation nationale
Direction des Tout-Petits

Apprentissage du rasage méticuleux dès la crèche



ANNONCES CLASSÉES

Ventes

Vend scooter, vol   il y a moins de deux semaines.
Très peu roulé depuis son acquisition.
A d   appartenir à une femme, et pas à un voyou,
car très propre et très bien entretenu.

Relations

Femme aveugle recherche homme sourd
pour soirées tranquilles et reposantes.
Plus si affinités, mais sans paroles vulgaires
ni gestes obscènes.

Homme de 66 ans désirerait rencontrer femme cougar
aimant les grandes différences d'âge.

Urgent

Réalisateur recherche nain pour petit rôle
dans un court-métrage.

LA FÊTE DES PÈRES ET LA CARTE FAMILLE NOMBREUSE

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Mon père, ce héron au sourire si doux
Suivi d'un casoar emmanché d'un long cou
Dont le fr  tillement trahissait l'espoir fou.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
Alors, se retournant pour mieux prêter l'ouïe
Il per  ut un murmure à lui-même adressé.
Voilà qui méritait un plus ample informé
Car la voix obstinée scandait : « Papa, papa ! »
Aurais-je, par les heurs d'une vie dissolue
Engendré plus de fils que je ne l'avais cru ?
Se demanda mon père en comptant sur ses doigts.
Au diable, conclut-il, si mes calculs font foi
Il suffit d'un de plus, et la carte est à moi.

Frédérique P. Lamoureux
par dérapage sur Hugo et La Fontaine

Pour de très belles envolées



Cycles
Gladiator^{*}

^{*} Image non contractuelle. La bicyclette est vendue seule.
Pour tout équipement supplémentaire, voir nos revendeurs.

— LES GRANDS MYSTÈRES — DE L'HISTOIRE

Si Vercingétorix avait gagné à Alésia,
le métro parisien serait-il direct de Mouton-Duvern  t    Rome ?